Document généré le 3 juin 2025 04:36

Liaison

Liaison
La revue des arts | Acadie | Ontario | Ouest

Le Festival Danse Canada (7-15 juin 2002)
Le grand festin

Izabel Barsive

Numéro 115, été 2002

URI : https://id.erudit.org/iderudit/41156ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Barsive, I. (2002). Compte rendu de [Le Festival Danse Canada (7-15 juin 2002) : le grand festin]. *Liaison*, (115), 25–26.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Le Festival Danse Canada (7-15 juin 2002) :

le grand festin

Izabel Barsive

«Ce sera de la danse contemporaine, une danse qui est à la fois provocante, excitante et innovatrice.» Brian Webb, nouveau producteur du Festival Danse Canada, nous a ainsi mis l'eau à la bouche le jour du dévoilement du programme du neuvième grand rendez-vous bisannuel de la danse canadienne.

Alors j'attendais ce festival, impatiente, affamée et inquiète. Inquiète parce qu'il est impossible de tout voir, puisque plusieurs spectacles se déroulent simultanément.

Le programme était alléchant et prometteur. Les organisateurs cherchaient une plus grande ouverture pour un jeune public et la diversité des genres.

Pendant 9 jours, 35 performances chorégraphiques dont une douzaine de premières mondiales se sont succédé à un rythme effréné. Il y avait de la danse, mais aussi de nombreux échanges entre le public, les chorégraphes, les danseurs, les producteurs et les critiques.

Chaque spectacle se présentait comme un gâteau qu'il fallait dévorer… car la danse se fait rare dans la capitale du Canada! Après la disette hivernale, ce festival se présente comme une nourriture artistique incontournable.

À l'ouverture du festival, l'apéritif était copieux. *Le projet Satie*, la nouvelle œuvre chorégraphique de Serge Bennathan composée autour de brèves pièces pour piano d'Erik Satie, en collaboration avec la pianiste Eve Egoyan, évoquait la vie tourmentée du compositeur.

Je savais que je ne serais pas déçue. La gestualité, l'énergie et la poésie qui se dégagent des pièces chorégraphiques de Serge Bennathan nous transportent à chaque fois dans un nouvel univers original, que des danseurs d'un très grand professionnalisme alimentent en se fondant har-

Photo : Peter Stipcevich

monieusement au décor, à l'environnement sonore, au silence et à la vision du chorégraphe. L'humour, toujours au rendez-vous, est «la cerise sur le *sundae*» (la coupe glacée si vous préférez)… mais j'oublie déjà que je parle de l'apéritif!

Le lendemain, l'entrée était plutôt maigre. Disparitions de la compagnie montréalaise Lucie Grégoire Danse, malgré l'originalité du décor choisi (sous le pont Plaza du canal Rideau), donnait l'impression d'une œuvre incomplète, morcelée, qui visait pourtant à «nous ramener à l'essentiel». Le public, devant suivre physiquement les danseurs, se retrouvait distancé aux sens propre et figuré. Le risque d'aller voir une danse de ce genre dans un espace public valait cependant la peine : d'étranges sons de voix de manifestants traversant l'espace public supérieur créèrent une poésie inattendue qui réveilla notre imaginaire anesthésié par la chorégraphie.

Nous avons eu droit par la suite à des plats de résistance inégaux, même s'ils étaient présentés comme «la crème de la crème» de la danse contemporaine à des prix qui obligeaient à réfléchir deux fois avant de vouloir y goûter. Si parfois les créateurs se lançaient dans des expériences qui me laissent dubitative, dans la plupart des cas les danseurs n'étaient jamais responsables de certaines faiblesses chorégraphiques.

Je n'ai pas pu assister à la totalité de ces œuvres «majeures», mais voici un bref aperçu :

Sylvain Émard présentait sa plus récente création, *Scènes d'intérieur*, qui a été conçue sur une longue période durant laquelle les danseurs devaient répondre à des questions sur les objets qu'ils affectionnent. Cette œuvre humaniste mêle la danse à l'installation vidéo documentaire. Cette technique a été largement utilisée dans différents spectacles de ce festival, qui a assurément emboîté le pas au milieu artistique audiovisuel tantôt avec finesse, tantôt maladroitement. Sylvain Émard s'est aussi nourri de l'expérience de ses interprètes. Pour que de telles œuvres puissent voir le jour, les chorégraphes canadiens recherchent l'appui de l'étranger. *Scènes d'intérieur* est le fruit d'une coproduction de Sylvain Émard Danse, de l'Agora de la danse de Montréal et du Centre culturel d'Aragon en France.

La grande surprise, en quelque sorte «de foie gras» du festival, fut sans aucun doute la dernière œuvre d'une trilogie de Toronto Dance Theatre, *Persephone's Lunch*. Elle s'inspire du mythe de l'*Odyssée* d'Homère, «un hymne à la beauté du monde qui peut se vivre dans l'imagination et dans le corps». C'est une œuvre éblouissante, mélange d'humour, de sensualité et de fluidité, qui peut réconcilier plus d'une personne avec la danse contemporaine. Elle nous donne envie de partager avec les danseurs ces grenades, fruits provocateurs omniprésents dans cette dernière œuvre de Christopher House.

Au contraire, *O Vertigo* chorégraphié par Ginette Laurin m'a laissée perplexe. Naviguant entre l'émerveillement onirique, avec des effets spéciaux spectaculaires, et l'ennui, avec des moments chorégraphiques appuyés d'une musique électronique soporifique, je n'ai pas pu me laisser transporter dans ce voyage lunaire. Bref, c'est un peu comme si ce dernier plat de résistance était mal passé.

Comme dessert, je me suis risquée à avaler la dernière œuvre de la compagnie 10 Gates Dancing Inc. de Tedd Robinson, l'enfant terrible d'Ottawa. *B-Boy Project A*, qui a fait salle comble lors de ses deux représentations à La Nouvelle Scène, questionne la place de la culture populaire dans la danse contemporaine. Ce délire gestuel et décoratif intègre les acrobaties de cascadanseurs dans l'univers théâtral narratif baroque de Tedd Robinson, sur un fond de musique où se mêlent en alternance la musique classique et la musique électronique.

Pour faire passer tous ces plats de résistance, j'avais pensé au trou normand en me rendant au festival d'été Dusk Dances. Cinq spectacles de danse gratuits, au crépuscule, dans le parc Strathcona, s'adressent à un plus large public quand dame nature nous l'autorise. Le jour où je voulais m'y rendre, elle ne m'en donna pas la permission!

Finalement, le ventre et la tête nourris de ce festin de danse, je décidai de me priver d'un dessert trop classique, la soirée de clôture qui réunissait le Ballet British Columbia et le Ballet national du Canada.

Izabel Barsive est journaliste, documentariste et photographe. Elle vit à Ottawa.